

E S S A I

SUR LES JARDINS DE PLAISANCE
DES CHINOIS.

Dicent terra illa facta est velut hortus voluptatis. *Ezech. chap. 35.*

ON convient assez universellement que les Anciens ont eu leurs jardins de plaifance. Les Poëtes ont célébré ceux d'Alcinoüs, d'Adonis & des Hespérides; les Historiens ont parlé avec admiration de ceux de Sémiramis, de Ninus & de Cyrus; l'Écriture même nous raconte que Salomon avoit réuni une infinité d'arbres & de fleurs dans les fiens. Mais, quelle étoit l'ordonnance de ces jardins antiques? D'après quelles regles étoient-ils tracés? Jusqu'où s'étoit perfectionné alors l'art de les orner & de les embellir? L'erudition étoit chargée de nous l'apprendre, & elle est réduite à avouer que ses recherches les plus profondes ne suppléant point aux Mémoires & aux détails, elle ne fauroit nous décrire ce que les Anciens n'ont fait qu'indiquer dans ce qui nous reste de leurs ouvrages.

La Chine est plus heureuse à cet egard. Comme elle touche aux premiers âges par la succession non-interrompue d'un peuple toujours le même, & toujours isolé du reste de l'univers, elle a moins perdu dans les anciens monumens qui ont péri, & a trouvé plus de choses dans ceux qu'elle a conservés. Les jardins qui subsistoient après le regne de *Tsin-chi-hoang* étoient un supplément authentique des livres qu'il avoit réduits en cendres, & un excellent commentaire de ceux qui échapperent à sa fureur. Nous tenterons d'ébaucher l'histoire des Jardins de plaifance de cette extrémité de l'Asie orientale,

& de crayonner la perspective du plan & des ornemens de ceux d'aujourd'hui. Nous promettons de ne rien avancer que sur la garantie des *King*, des *Annales*, & des *Ecrivains* les plus instruits. Si nous négligeons de les citer aussi souvent que nous l'aurions pu, ce n'est que pour éviter d'inutiles longueurs.

I°.

Le plus ancien jardin dont il soit fait mention dans les livres Chinois, est celui de la montagne *Kouen-lun*; mais, outre que cette montagne n'est point en Chine, la description enchantée que font, de ces jardins suspendus, le *Chan-hai-king*, & d'autres anciens livres des *Tao-sée*, est contretirée de si près sur celle que la *Genese* fait du Paradis terrestre, que ce seroit une espèce de profanation de la faire entrer dans l'histoire de ceux qui ont été l'ouvrage des hommes. Si l'on vouloit cependant ajouter foi aux récits des *Tao-sée*, les jardins de l'Empereur *Hoang-ty*, où le *Fong-hoang* vint se percher, le *Ki-ling* se promener, le dragon céleste déployer ses ailes, & où l'on trouvoit tout ce qu'il y a de plus beau, de plus curieux & de plus rare entre les quatre mers, auroient précédé de beaucoup ceux de *Sémiramis* & de *Ninus*, quand on les rapprocheroit encore plus du siècle de *Nembrod* que ne l'ont fait les plus savans chronologistes. Mais nous nous en tenons à ce que le *Chou-king* nous dit: que la Chine étoit dans l'état désert & sauvage où l'avoient laissée les eaux du déluge, quand la colonie que gouvernoit *Yao* entreprit de s'y établir.

De quel tems donc faudra-t-il dater l'origine des jardins de plaisance à la Chine? On pourroit la faire remonter jusqu'à *Yu*, qui avoit auprès de son palais un verger & un petit parc pour y nourrir les animaux destinés aux sacrifices du *Chang-ty*. Mais quelques recherches que nous ayions faites,

SUR LES JARDINS DES CHINOIS. 303

nous n'avons rien trouvé ni dans les Annales, ni dans les plus anciens monumens, qui prête même à des conjectures. Dans ces tems anciens, l'agriculture abforboit l'attention publique; il n'y avoit que très-peu de villes, & encore quelles villes? Les familles dispersées par pelotons dans les campagnes, cultivoient à frais communs, les terres que leur donnoit l'Etat, ou gardoient des troupeaux dans les solitudes qui séparoient les principautés; on ne connoissoit guere que les arts de besoin; l'Empire ne faisoit qu'une grande famille à laquelle tout citoyen devoit son travail; & l'Empereur n'avoit autour de son palais, que des jardins, moitié vergers, moitié enclos, dont la grandeur seule étoit une distinction.

Le Néron de la Chine fut le premier qui osa y introduire ce faste insensé, ce luxe ruineux, cette magnificence insultante, qui depuis ont été si souvent funestes à la chose publique & aux Empereurs. Les délires des passions auxquelles *Tcheou* s'étoit livré, prévalurent, en cela comme dans tout le reste, sur la sagesse des Princes & des Grands de son conseil. Il arracha de leurs terres des milliers de colons, pour étendre à son gré les jardins antiques de ses prédécesseurs, y changer les plaines en chaînes de collines & de montagnes, y creuser des bassins immenses, y conduire des eaux par des digues & des levées énormes, y étonner la terre par des plantes & des arbres qui y paroissoient tout-à-coup dans toute leur grandeur comme dans les régions éloignées dont ils avoient été tirés, & y réunir enfin tous les agrémens de la campagne dans chaque faison.

Lieou-hiang fait ici une réflexion bien plus satisfaisante que la description détaillée de ces jardins, dont l'histoire n'a pas voulu se charger. « Le grand *Yu*, dit ce Sage, s'ouvrit le chemin du trône & fonda sa Dynastie, en se dévouant à dix années de peines, de sueurs & de veilles pour abattre

» les forêts sauvages dont la terre étoit couverte, faire écouler
 » les eaux dont elle étoit inondée, & procurer au peuple des
 » champs & des terres qui assurassent sa subsistance. *Tcheou*,
 » du sein des plaisirs & de la débauche, fit changer des plaines
 » couvertes de moissons en terres incultes & stériles, en mers
 » factices, & en conduites d'eau ruineuses, qui surchargeoient
 » le peuple du poids accablant de leur continuel entretien.
 » Aussi fut-il renversé de dessus son trône, & le dernier Sou-
 » verain de sa Dynastie ».

Tcheou ayant vengé le ciel & la terre, en se précipitant dans les flammes, de la tour fatale qui avoit coûté tant d'oppressions & où il avoit amassé tant de richesses, *Ou-ouang* se vit maître de l'Empire l'an 1222 avant Jésus-Christ. Ce Prince, plus puissant par l'amour des peuples que par ses armées, & plus célèbre par ses vertus que par ses victoires, rendit à l'agriculture les jardins de *Tcheou*; & son fils, pour en enterrer jusqu'au souvenir, alla fonder une nouvelle capitale à *Lo-yang*.

Ce ne fut que plus d'un siècle après, que *Mou-Ouang* reprit l'idée d'orner le jardin impérial. *Lie-tsée* dit que ce Prince, dont *Abdalla*, Auteur persan, fait mention, & qui paroît avoir été contemporain de *Salomon*, ayant voyagé dans le grand Occident, en ramena avec lui des Artistes qui présiderent aux magnificences des Palais qu'il fit élever, & aux jardins d'un goût nouveau dont il les environna. Mais soit que cette nouveauté étrangère déplût à la nation, soit que ses successeurs se fissent une espèce de gloire de se créer leurs plaisirs, le *Tcheou-ly* & l'histoire ne font mention que des jardins placés au Nord & à l'Occident du Palais, où l'Impératrice & toute sa cour alloient cueillir des feuilles de mûrier pour les vers-à-soie, dont ce grand exemple accrédoit & illustroit les succès. Les vers même du *Chi-king*, ne donnent pas à entendre que le luxe

de la cour , qui alloit toujours en croissant , eût rien entrepris sur la simplicité des jardins.

Mais la révolution fatale de la fin du huitième siècle , ayant obligé les Empereurs à transporter leur cour dans le *Ho-nan* , & ayant affoibli leur autorité sur les Princes de l'Empire ; alors , soit pour en imposer à la multitude par l'éclat d'une vaine représentation , soit pour s'ôter à eux-mêmes le sentiment de leur décadence , ils attirèrent dans leur nouvelle capitale les Artistes les plus célèbres , & les occupèrent à leur bâtir des palais magnifiques , & à les orner de jardins dignes de soutenir la haute prééminence qu'ils tâchoient de conserver. Les Princes à leur tour , qui se voyoient assez en force pour se maintenir , voulurent lutter de grandeur avec les Empereurs , l'emporter en magnificence sur eux , & avoir des jardins qui fussent plus admirés que ceux de la Capitale. Leurs vassaux , leurs grands officiers , les riches , leur firent leur cour en les imitant ; & tous les environs des villes , qui avoient été des champs jusqu'alors , devinrent des maisons de plaisance & des lieux de délices , que le peuple , qu'on avoit dépouillé de ses terres , étoit obligé de cultiver pour avoir de quoi vivre. Ce n'est pas tout : comme les guerres devinrent presque continuelles entre les Princes , qui se liguèrent tantôt avec l'Empereur , tantôt contre lui , les colons , dispersés dans les campagnes , vinrent alors chercher un abri dans le voisinage des villes qui s'étoient prodigieusement étendues & multipliées , vendirent peu à peu leurs héritages pour se délivrer de l'oppression des charges publiques , & augmentèrent , par leur richesse , le faste des jardins , en devenant les serviteurs & les manœuvres de leurs concitoyens.

Quel pouvoit être ce faste ? Nous répondrons , avec le sage *Lu-chi*. « Qu'importe à la génération présente de savoir

» comment étoient tracés , cultivés & ornés les jardins de
 » plaifance des derniers fiecles de la Dynaftie des *Tcheou* ?
 » Le luxe a-t-il befoin de leçons & d'exemples pour s'égarer
 « à l'infini , creufer des abîmes autour du trône , & l'enfe-
 » velir dans les larmes & le fang des peuples ? Ce qu'il nous
 » importe de favoir , & ce qu'on ne fauroit trop approfondir,
 » c'eft que la fociété ne fe foutient que par les travaux de
 » l'agriculture , & la fageffe de l'adminiftration ; c'eft que
 » l'agriculture & l'adminiftration demandent trop d'efforts
 » & de foins pour qu'on puiffe en interrompre la continuité ;
 » c'eft que quand l'agriculture devint un fléau & une perfé-
 » cution pour ceux qui en portoient le faix , & le foin des
 » affaires un amufement pour ceux qui en étoient chargés ,
 » l'agriculture & le gouvernement déchurent de jour en jour ;
 » que leur décadence entraîna la mifere , l'oppreffion & le dé-
 » fefpoir des peuples ; & que la mifere , l'oppreffion & le
 » défefpoir des peuples les enivrèrent des fureurs de la révolte ,
 » & changerent les jardins de délices en des lieux d'horreur
 » & de carnage ».

Notre Lettré s'empporte ici en reproches très-vifs contre fon
 fiecle , puis il continue ainfi en vrai difciple de Confucius.
 « Ne demandons point à l'histoire ce qu'elle a tu. Elle n'a
 » point fait entrer la description des jardins de plaifance des
 » *Tcheou* dans les tableaux où elle a peint cette Dynaftie
 » avec tant de force & d'energie ; mais elle a raconté avec
 » foin , qu'ils ne s'étendoient qu'aux dépens des meilleures
 » terres & des champs les plus fertiles ; qu'ils ne s'embellif-
 » foient qu'en furchargeant les colons des travaux continuels
 » que demandoit leur entretien ; & qu'ils ne fe multiplioient
 » enfin , qu'en ajoutant aux miferes du peuple , le fpectacle
 » insultant du luxe , de l'oifiveté , & des plaifirs raffinés des
 » grands & des riches ».

Pour bien comprendre tout ce que ces paroles disent aux Chinois, il faut savoir que le *Tchun-tsieou* fait contraster la disette de la vingt-huitième année de *Tchoang-kong* avec les travaux immenses qu'avoient coûté ses jardins; que *Mong-tsé* dit au Prince de *Leang*, qu'il ne devoit orner ses jardins qu'autant qu'il le falloit pour s'y délasser des soins du Gouvernement; que *Lu-chi* fait répondre à *Tchao*, qu'il importe peu à la chose publique que les jardins du palais soient plus ou moins rians & ornés, mais qu'il est capital que le peuple jouisse de son travail, & y trouve au moins de quoi satisfaire à ses besoins; que selon le *Koue-yu*, la vraie magnificence d'un Prince, est de n'avoir point de pauvres dans ses Etats; que le Prince de *Tsin* ayant pris les vergers de dix mille familles pour en agrandir ses jardins, il fut détrôné avant de les avoir finis; & qu'enfin, au dire de *Yang-chi*, ces jardins de délices & de volupté, qui avoient été si souvent arrosés des sueurs du peuple, finirent par être inondés de sang, livrés aux flammes, & changés en des lieux d'horreur & de désolation.

Quelques recherches que nous ayons faites, nous n'avons rien pu trouver qui fixe les idées sur la manière dont étoient tracés & ornés les jardins de ces tems-là. Mais comme *Tsin-chi-hoang*, qui détruisit la Dynastie des *Tcheou* vers la fin du troisième siècle avant l'ère chrétienne, anéantit toutes les principautés particulières, & inventa un nouveau gouvernement; comme *Tsin-chi-hoang*, dis-je, voulut jouir de ses succès par la beauté de ses jardins, ainsi que par la magnificence de ses palais & la pompe de sa cour, ce qu'en raconte l'histoire, montre assez que ne pouvant surpasser l'élégance, la propreté & l'éclat des jardins de plaisance des *Tcheou*, il ne visa qu'à les surpasser en grandeur. Celui qu'il fit faire avoit plus de trente

lieues de circuit. Il le remplit d'animaux, de poissons, d'oiseaux, d'arbres, de plantes, de fleurs de tous les pays. L'histoire dit en termes formels, qu'il y réunit *plus de trois mille especes d'arbres*. Pour se donner le plaisir d'y jouir de toutes ses victoires à la fois & en détail, il y bâtit autant de palais qu'il avoit détruit de Principautés, & ces palais étoient bâtis sur le modèle du plus beau de chacune.

Quelque inexorable & quelque sanguinaire néanmoins que fût sa tyrannie, un de ses Ministres, osa lui dire : « Il y a dans » vos jardins beaucoup de terres vuides & inutiles à l'agri- » culture. Votre Majesté ne sauroit en faire un meilleur usage » que de les donner au peuple, pour les cultiver & augmen- » ter les récoltes, qui sont la grande richesse de l'Etat ». Une représentation si personnelle outra son orgueil ; mais tel étoit encore l'ascendant des pensées publiques, qu'il n'osa pas en paroître offensé, & se contenta de répondre : « J'ai enrichi » mon royaume (le royaume de *Tsin* dans le *Chan-si*) » des richesses du reste de l'Empire ; comment osez-vous » me demander mon jardin pour en faire des champs de » bled » ?

C'étoit moins des champs qu'on lui demandoit, observe *Tchang-tfien*, que de mettre fin aux travaux immenses dont on accabloit le peuple pour entretenir la propreté de cette *Province-jardin*, & aux dépenses énormes qui alloient toujours croissant pour en faire un séjour plus délicieux, plus enchanté, & plus admirable que ceux des *Hien-gin* (immortels des *tao-sée*). Ce Prince en effet ajoutoit chaque jour de nouveaux ornemens aux palais, aux parterres, aux bois, aux bassins, aux canaux & aux grottes. Mais la mort arrêta le cours de ses magnificences, & enterra pour ainsi dire sa Dynastie avec lui : car son successeur, qui n'avoit que ses vices sans avoir aucune de ses bonnes qualités, ne monta sur le

trône que pour être écrasé par sa chute, l'an 206 avant l'ère chrétienne.

Quelque singuliers, quelque curieux, & quelque intéressans que puissent être les événemens que présentent les dix-neuf siècles de l'histoire des jardins, qu'il nous reste à parcourir pour arriver jusqu'au nôtre, les bornes de notre plan, & plus encore l'étonnement où ils jetteroient l'Europe, nous forcent à n'en esbaucher qu'une perspective légère. Peut-être seroit-il funeste à l'Europe de lui révéler jusqu'où la Chine, quoique humiliée aujourd'hui de ses excès, a surpassé & effacé tout ce qu'il y a jamais eu de plus magnifique & de plus étonnant dans le reste de l'univers, en jardins de plaisance & de volupté.

Les plus grands qu'on connoisse en Occident ne sont que des parterres, si on les compare à celui de l'Empereur *Ou-ty* des *Han*, qui avoit plus de cinquante lieues de tour, & étoit tellement semé de palais, de maisons, de cabinets, de grottes, que chaque vallée y offroit des scènes & des décorations dont la magnificence épuisoit l'admiration. Trente mille esclaves étoient occupés à les cultiver; & tout l'Empire à y envoyer, pour chaque saison, ce qu'il y avoit de plus beau dans toutes les provinces, en plantes & en fleurs, en arbrisseaux & en arbres. Ce fameux Empereur crut qu'il pouvoit agrandir ses jardins à proportion de son Empire, dont il avoit reculé les frontières jusqu'à la mer Caspienne & jusques dans l'Inde. Il réussit véritablement à avoir le plus vaste jardin qu'on ait jamais vu, & à y étaler une magnificence & une prodigalité de richesses, qui, malgré les témoignages de l'histoire, ne laissent pas d'être incroyables.

Ses successeurs, jusqu'au septième siècle, donnerent dans des excès encore plus humilians pour l'humanité, plus déshonorans pour le trône, & plus funestes à la chose publique. Ils

renoncèrent , à la vérité , au fol orgueil de convertir des contrées entières en jardins : les plus immenses ne furent que de dix-huit à vingt lieues de circuit ; mais toujours offusqués par les idées d'une magnificence extraordinaire & gigantesque , ils entreprirent de se signaler par toutes les nouveautés qu'ils crurent les plus capables d'immortaliser leur puissance & leur luxe. Les uns voulurent créer eux-mêmes leurs jardins , & affectèrent de choisir les lieux les plus arides & les plus disgraciés de la nature pour y lutter avec elle , par les efforts du travail , la vaincre par les ressources de l'industrie , & la surpasser par les soins d'une culture encore plus dispendieuse que pénible & raffinée. Les autres changerent tout dans les emplacements qu'ils avoient choisis : les montagnes & les collines furent applanies ou même creusées en etangs & en vastes bassins ; les vallées & les plaines , à leur tour , furent couvertes de montagnes & de collines qui s'élevoient rapidement , & couvroient de leur ombre les terres que le soleil de la veille avoit éclairées de tous ses rayons. Ceux-là eurent la manie des eaux. Après les avoir conduites dans leurs jardins à grands frais , de plus de vingt-cinq ou trente lieues , ils les répartissoient dans des bassins , des etangs & des ruisseaux qui entretenoient la fraîcheur & la verdure , portoient par-tout une impression de vie & de mouvement , & varioient à chaque pas la perspective charmante des divers points de vue qu'ils embellissoient. Ceux-ci entreprirent de réunir dans leurs jardins tout ce qui est epars , dispersé & semé çà & là dans les plus immenses régions. Gorges & défilés , plaines & vallons , chaînes de rochers & forêts , champs & prairies , lacs & etangs , rivières & ruisseaux , villes , villages & hameaux , chemins , sentiers , ponts & passages : l'enceinte de leur jardin réunissoit tout ; & étoit comme le raccourci de l'univers.

Enfin les Empereurs ne pouvant plus disputer de gloire avec leurs prédécesseurs, dans tout ce qui étoit une imitation de la nature, ils appellerent tous les arts à la fois dans leurs jardins, & en obtinrent des chefs-d'œuvre, des merveilles & des prodiges en tout genre. L'architecture, la sculpture, la peinture chercherent à se surpasser de génie & d'invention dans les palais, les galeries, les tours, les fallons, les cabinets, les bâtimens de toutes les formes & de toutes les grandeurs, qui attiroient les yeux de toutes parts, & qui, quoique bâtis souvent de bois odorant ou de marbre précieux, étoient encore ornés de porcelaines, & tout brillans d'or & d'argent. Les uns s'élevoient à perte de vue du milieu des eaux, les autres étoient bâtis sur des montagnes ou sur des rochers, & suspendus sur des précipices. On en voyoit qui étoient rapprochés les uns des autres, & distribués avec art pour ajouter à la beauté de tous les points de vue sous lesquels on les voyoit. D'autres étoient isolés dans des vallées délicieuses, ou comme abandonnés dans des solitudes rustiques & sauvages. Tout le reste étoit assorti à cette folle magnificence, à un tel excès que sous l'Empereur *Yang-ty* on suppléoit par des feuilles & des fleurs de soie à celles qui tomboient des arbres, & pour tromper tous les sens à la fois, par des parfums, &c. Mais épargnons aux âmes sensibles d'achever ces récits d'un luxe si funeste aux peuples, & qui a donné lieu à des révolutions si terribles.

Le fondateur des *Tang*, qui vint à bout de pacifier l'Empire, pensa en citoyen dans l'éblouissement de ses victoires & de ses succès, jusqu'à dévouer à la destruction & à l'anéantissement ces jardins de délices qui avoient englouti les trésors du fisc, appauvri tous les ordres de l'Etat, & augmenté les malheurs publics, de toute l'horreur qu'inspiroit le contraste insultant de leur magnificence inouïe, & de l'extrême misère

du peuple. Mais bientôt il songea à faire revivre ce luxe des jardins qu'il avoit déjà sacrifiés. Il fallut tout le zèle & toute l'intrépidité d'un Censeur pour l'empêcher d'aller se briser contre un écueil couvert de tant de naufrages.

Sous cette Dynastie, & sous celle des *Song* & des *Yuen*, c'est-à-dire, depuis le septieme siecle jusqu'au quatorzieme, ce ne fut plus par l'invasion des terres du peuple, par des travaux incroyables, par des magnificences infesées que les Empereurs chercherent à disputer de faste avec les Dynasties précédentes, & à effacer le souvenir de leurs jardins; ce fut par le choix des ornemens, & par le bon goût de leur distribution, par la beauté des fleurs & la rareté des arbres, par le spectacle des eaux, & par toutes les autres inventions d'un luxe étudié & délicat. La douceur du climat où la Capitale avoit été transportée, se prêtoit à toutes les industries par où on conduisit la nature à se montrer sous de nouvelles formes & à se surpasser elle-même.

Que l'Europe revienne de ses présomptions, & renonce à la gloire d'avoir la premiere vaincu ou suppléé les saisons, subjugué ou surpassé la fertilité de la terre, commandé à la nature, & plié ses efforts aux vouloirs & aux inconstances du caprice. L'Occident ne distinguoit pas encore les jardins de plaifance des vergers, que déjà l'envie de plaire aux Empereurs, ou de partager leurs plaifirs, avoit fait imaginer ici d'élever de simples plantes au rang des arbrisseaux, & de leur en procurer la durée & la beauté : témoin les pivoines changées en ces majestueux *Moutan* que l'Europe ne connoît pas encore; tantôt de conduire de foins en foins, les plantes les plus sauvages, à une prééminence & à une supériorité d'agrémens qui effaça celle des fleurs les plus renommées : témoin le *Hai-tang* d'automne, si long-tems inconnu sur les rivages de la mer, & aujourd'hui la plus belle décoration des parterres en cette saison ;

faison; tantôt enfin de travailler sur le fond & sur le développement de la végétation, pour varier, embellir, perfectionner la constitution des arbres & des plantes, & se donner dans une seule espèce, toutes les beautés des autres: témoin les matricaires, pour lesquelles les fleuristes n'ont plus assez de noms.

Le même art, les mêmes soins travaillèrent avec une égale ardeur sur tous les arbres & sur toutes les fleurs des jardins. On n'eut plus besoin d'en étendre l'enceinte pour en faire un spectacle immense de délices & de volupté. Qu'on ne nous demande pas le détail de ces merveilleuses futilités; nous dirions avec *Lienchan*: « Qu'importe aux destinées de l'Empire, que le luxe use » les forces & les pensées du peuple en des magnificences » colossales & gigantesques qui étonnent, ou en des magnificences en miniature & en bijoux qui éblouissent: elles n'en » sont pas moins funestes à l'agriculture & aux arts de be- » soin; à la modestie de la représentation, & à la sobriété » des desirs; à la sagesse de l'économie, & aux soins de l'ad- » ministration ». Tout ce qu'on peut dire de plus en faveur des jardins des *Tang*, des *Song* & des *Yuen*, c'est qu'ils ôtèrent peu de terres aux moissons, & perfectionnerent l'industrie publique; cependant ces jardins occupoient peut-être plus de bras que ceux des Dynasties précédentes: car moins ils étoient vastes, plus tous les citoyens aisés cherchoient à s'en procurer.

Les jardins de plaisance des particuliers ne furent pas moins un objet de curiosité & d'admiration que ceux des Empereurs. Les noms seuls de *jardins des plaisirs*, de *vallée d'or*, de *parfum du printemps*, de *parterre des eaux*, de *bois des pêcheurs*, de *plaine des bassins*, de *théâtre des matricaires*, & mille autres semblables, annoncent que le luxe public avoit trouvé l'art fatal d'entasser plus de dépenses, d'user plus de

tems & d'occuper plus de mains dans une moindre enceinte. Nos Lucullus modernes en Occident, font encore bien au-dessous des soins, des vigilances, des précautions, des ménagemens, des régimes, des attentions & des raffinemens qu'imaginèrent alors les millionnaires & les amateurs, pour se procurer ou pour conserver ces fleurs de fantaisie, de mode ou de vanité qui faisoient la gloire de leurs jardins.

Quand on fut à bout de ce côté-là, on en vint à vouloir faire de tous les mois un printems continuel, & à avoir chaque jour les fleurs de toute l'année. Les arbres qu'on avoit forcés à croître dans des vases, & à y donner de plus belles fleurs & de plus gros fruits qu'en pleine terre, encouragerent à de nouvelles entreprises. On en vint à les contourner d'une manière plus bizarre que curieuse. Les cedres & les sapins furent rapetissés dans les proportions les plus gracieuses & les plus intéressantes. On parvint à les réduire à quelques pouces de hauteur, & à les perpétuer sous cette forme par les graines qu'ils portoient. Tout le reste, dans ces jardins, étoit proportionné à ces raffinemens. Les nappes d'eau devinrent des tapis de fleurs qui le dispuoient de beauté aux parterres; les bords des fontaines & des ruisseaux furent emillés de coquillages, & couverts d'un sable choisi, ou escarpés par des rochers bizarres; les bosquets furent remplis d'oiseaux remarquables par l'éclat de leur plumage, ou par la beauté de leur chant; les bois sauvages, les solitudes & les précipices qu'on vouloit y faire contraster avec les magnificences & les décorations des parterres, y devinrent des spectacles; le gazon même qu'on fouloit aux pieds, étoit remarquable par sa verdure ou par sa bonne odeur.

Les Censeurs de l'Empire ne furent pas écoutés lorsqu'ils opposèrent la magnificence des serres & des tentes pour les fleurs, aux cabanes & aux huttes des colons; les grains choisis dont on

nourrissoit des poissons & des oiseaux , au millet & au maïs du peuple des campagnes ; les innombrables journées que consumoient quelques arpens d'une terre stérile , à celles qui auroient couvert de moissons une plaine immense ; les dépenses que coûtoient quelques fleurs précoces & des fruits prématurés , à ce que donnoit l'Etat aux citoyens qui expofoient leur vie pour sa défense ; le nombre de veuves & de pauvres dont on auroit assuré la subsistance , en portant dans les campagnes les engrais choisis des parterres , aux plaisirs oiseux d'un amateur pécunieux qui ufoit une infinité de vies pour bercer les ennuis de la fienne. Les Tartares Mongoults s'étoient déjà emparés de la moitié de la Chine , & une nouvelle matricaire étoit un grand événement dans la Capitale. On se consoloit d'une défaite , en disputant sur la prééminence d'un théâtre de fleurs. On craignoit plus un orage fatal à quelques arbres de mode , que l'invasion d'une province. Les Tartares s'avançoient vers la Capitale , en faisant marcher devant eux la dévastation , la servitude & le carnage ; & on y étoit encore occupé à sauver , dans des provinces éloignées , les raretés des jardins qui avoient absorbé l'attention , & épuisé les trésors avec lesquels on auroit pu les repousser. Enfin , car nous ne prétendons , ni nous n'oserions tout dire , on faisoit entrer dans les articles de la capitulation , que le soldat , à qui on abandonnoit les greniers , les trésors & des villes entières , respecteroit des jardins & des parterres.

Qu'on ne nous demande pas compte des chemins par où la frivolité & la démence du luxe avoient conduit , à de si grands aveuglemens , une nation naturellement sage , equitable & modérée. Les erreurs dont le luxe fascine les esprits , sont tout à la fois si séduisantes & si monstrueuses , que les Tartares qui avoient mis en délibération de raser toutes les villes & tous les villages de Chine , & d'en faire des pâturages pour leurs

chevaux, perdirent jusqu'à leur bravoure dans les jardins qu'ils avoient eu l'imprudence de conserver. Ils y chercherent la folle gloire de surpasser les *Song*, par les machines & les eaux jaillissantes qu'ils s'occupoient à y multiplier, tandis que la famine, la peste & la révolte dévastoiēt les provinces, & armoient contre eux le désespoir des peuples qui les chasserent, ou les égorgerent comme des troupeaux de moutons.

Il étoit destiné, & réservé à la grande Dynastie des *Ming*, de voir les jardins de plaifance avec les yeux d'une politique éclairée & bienfaisante, & d'en fixer pour jamais l'idée & le sort dans l'Empire chinois. Celle qui regne aujourd'hui en a adopté les principes. Que les sages examinent jusqu'où l'Europe se doit à elle-même de les adopter. Nous nous bornons à dire qu'on a réussi à ramener en Chine les jardins de plaifance à la fin de leur première institution, encore plus par la forme naturelle & agréable qu'ils ont prise, que par le peu de foin & de dépenses que demande leur entretien.

II^o.

Ecartons toutes les fausses idées de l'Occident sur les jardins de plaifance qui sont actuellement en Chine. La constitution intime du gouvernement actuel, y a tellement fixé la destination des terres, arrangé le partage des héritages, tracé les limites des possessions privées, combiné la proportion des fortunes, réglé la police de l'administration, & dirigé toutes les idées nationales vers le bien public, que les besoins de l'agriculture, pour suffire à la subsistance d'une population immense, ont rendu odieux au peuple tout ce qui peut diminuer ses ressources ou embarrasser son travail. Aussi, quoique la loi n'ait frappé les jardins de plaifance d'aucune proscription, elle a fixé si irrévocablement ce que chaque particulier doit chaque année à l'Etat, elle a décerné des récompenses si flatteuses à ceux qui entreprennent des défrichemens, & infligé des puni-

tions si humiliantes à la paresse & à l'indolence qui laissent des champs sans moissons, que la prééminence du rang, des dignités & des grandes fortunes, suffit à peine pour sauver quelque portion de terre, du domaine de la charrue, & en faire un jardin de plaisir. Si l'on en excepte l'Empereur, les Princes, & les grands Officiers de l'Empire, presque tous ceux qui ont de vrais jardins, ont pris le biais d'en faire une appendance de leur sépulture, afin de leur ménager la sauve-garde du respect antique pour la demeure éternelle des morts.

Les plus vastes & les plus immenses jardins d'Occident ont été agrandis d'après la forme de ceux qu'on eut d'abord, ou dans les grandes Cours, ou en face des derniers bâtimens des Palais. Ainsi en est-il de ceux de la Chine : ils ont été augmentés & ornés d'après le plan champêtre & négligé de l'enclos où étoit l'autel sacré des sacrifices, ou du champ destiné au labourage de l'Empereur, ou des vergers de mûriers pour les vers à soie de l'Impératrice. Aussi, lors même que le luxe & la magnificence des siècles passés franchissoient toutes les bornes, & entassoient prodigalités sur prodigalités, le plan originaire & primitif de ces lieux de plaisir subjuguoit jusqu'à leurs excès. Qu'on juge, d'après ce que nous allons dire, jusqu'où il a influé sur ceux d'aujourd'hui.

Ce qu'on cherche avant tout, dans leur situation, c'est la salubrité de l'air, la bonté de l'exposition, la fertilité de la terre, un agréable mélange de monticules & de côteaux, de petites plaines & de vallons, de bosquets & de prairies, d'eaux plates & de ruisseaux. Autant on aime à y voir des montagnes du côté du Nord, pour servir d'abri, appeler le frais en Été, affurer des eaux, terminer agréablement la perspective à l'horizon, & montrer toute l'année les premiers & les derniers rayons du soleil ; autant on est soigneux d'éviter que ces jardins soient dominés par les terres voisines, & ouverts aux regards de la curiosité publique.

Le terrain, la position & l'emplacement des jardins chinois ne sont pas assujettis aux mêmes choix que ceux d'Europe. Le grand art de ces jardins est de copier la nature dans toute sa simplicité, de se parer de ses désordres, & de se cacher sous le voile de ses irrégularités. « Que cherche-t-on, dans un jardin de
 » plaisance, dit *Lieou-tcheou* ? Qu'y goûte-t-on persévéram-
 » ment ? Tous les siècles en ont fait l'aveu : c'est l'adoucis-
 » sement de la privation pénible du spectacle toujours ai-
 » mable, délicieux & nouveau des campagnes, qui sont le
 » séjour naturel de l'homme. Un jardin doit donc être une
 » image vivante & animée de tout ce qu'on y trouve, pour
 » produire dans l'ame les mêmes sentimens, & rassasier la
 » vue des mêmes plaisirs. L'art de les tracer consiste donc à
 » y rassembler si naïvement la sérénité, la verdure, l'ombrage,
 » les points de vue, la variété & la solitude des champs,
 » que l'œil trompé se méprenne à leur air simple & cham-
 » pêtre, l'oreille à leur silence, ou à ce qui le trouble, &
 » tous les sens à l'impression de jouissance & de paix qui en
 » rend le séjour si doux. Ainsi la variété, qui est la beauté do-
 » minante & éternelle de la campagne, doit être la première
 » à laquelle il faille viser dans la distribution du terrain d'un
 » jardin ; & quand il n'est pas assez vaste pour suffire à tous
 » les modèles sur lesquels la nature range les collines, élève
 » les montagnes, sépare les vallées, étend les plaines, assemble
 » les arbres ou les isole, fait tomber des ruisseaux en cas-
 » cades ou les embarrasse dans mille détours, déploie des
 » nappes d'eau ou les ombre de fleurs aquatiques, suspend
 » des rochers en précipice ou les laisse à fleur de terre, creuse
 » des cavernes obscures, ou forme des berceaux de feuillages :
 » alors variez vos plans comme elle, & que le faux éclat d'un
 » premier coup-d'œil ne vous fasse pas tomber dans les con-
 » traintes & les assujettissemens d'une symmétrie encore plus
 » fatigante que froide & monotone. Si votre terrain est res-

» ferré dans des limites trop étroites, & ne vous permet pas
 » d'y faire entrer tant de choses; faites vos choix, & affor-
 » tifiez-les de maniere que leur ensemble porte cette em-
 » preinte de simplicité, de négligence & de caprice qui rend
 » la vue des campagnes si gracieuse & si riante. En quoi le
 » génie peut se figanler & lutter de près avec la nature, ou
 » même la surpasser, c'est en plaçant tellement ses collines,
 » ses bois & ses eaux, que leur disposition en releve la beauté,
 » en augmente l'effet, & en varie les points de vue en mille
 » manieres. Rien ne peut être grand dans un petit espace;
 » mais rien ne doit y être resserré, contraint, ni exagéré. Dans
 » les plus vastes emplacements même, l'harmonie seule des
 » proportions peut produire ce beau, vrai, touchant &
 » invariable qui plaît à tous les yeux, & ne rassasie jamais
 » les regards.

» Observons néanmoins que chaque climat a ses besoins &
 » ses convenances. Si on n'y avoit pas egard, un jardin de
 » plaifance sortiroit de sa destination. Ici la sécheresse de
 » l'Été demande qu'on y multiplie sans fin les bassins, les
 » canaux & les petites isles, les bosquets, les collines & tout
 » ce qui peut y appeller ou y entretenir une paisible &
 » agréable fraîcheur. Là, pour éviter l'humidité mal-saine des
 » longues pluies, il faut que le terrain soit plus découvert,
 » plus aéré, plus dégagé, & tellement disposé que ses pentes
 » ne permettent aucun séjour aux eaux, & soient néanmoins
 » tempérées, rompues & écartées pour que les courans ne
 » causent aucun dommage. Dans une exposition trop échauffée
 » par les ardeurs brûlantes du soleil & de la canicule, il faut
 » beaucoup d'ombrage, de longs abris contre le midi, &
 » des allées, des gorges, des défilés, des recoudes adroi-
 » tement ménagés pour appeller le zéphir. Les lieux où l'on
 » craint les fougueuses surprises des orages & des aquilons,
 » doivent avoir des vallées plus enfoncées, plus abritées,

» moins ouvertes; & des collines placées de biais à la direc-
 » tion la plus impétueuse des vents ».

Notre Auteur, que nous abrégeons, entre ici dans des détails également curieux & instructifs, sur les différens climats de sa province, & sur le plan qu'il est à propos de choisir pour les jardins de plaifance de chaque canton; puis il reprend ainsi ses préceptes.

« A quelque choix que vous vous arrêtiez, souvenez-vous
 » que rien ne pourra plus réparer les méprises de vos pré-
 » férences. Si le terrain est mal disposé & mal distribué, la
 » parure qui cache quelquefois les défauts, ne sert qu'à donner
 » plus de faillie aux disproportions, aux disconvenances &
 » aux difformités qu'un plan mieux entendu auroit ou répa-
 » rées ou effacées. Au reste le plan le mieux entendu & le plus
 » heureusement imaginé, ne peut donner un beau jardin,
 » qu'autant que la main qui en dispense les ornemens, les
 » place avec choix, les distribue avec économie, les varie
 » avec goût, les assortit sans affectation, & les unit, non pas
 » pour effacer les caprices & les négligences de la belle na-
 » ture, mais pour en conserver les graces simples & en
 » relever l'agrément. Qu'on ne dise pas que ce sont là les
 » propos austères que la politique moderne & la philosophie
 » ont fait entendre autour du trône pour détourner les Empe-
 » reurs des profusions de faste & de magnificence qui ont été
 » funestes à tant de Dynasties. Le dégoût, la lassitude &
 » l'ennui ont dit encore plus vivement, que tout ce qui an-
 » nonce, dans un jardin de plaifance, les efforts ou le travail,
 » les affectations ou les raffinemens de l'art, est un masque
 » qui chagrine d'autant plus la vue, qu'il contraste plus gros-
 » sièrement avec le coloris & le teint de la belle nature ».

Tout bon esprit conviendra d'abord que ces réflexions du Lettré chinois sont très-sages, & partent d'un homme qui a

un sentiment très-délicat du vrai beau. Mais si nous néglignons d'en avertir, qui ne croiroit que par *profusions de faste & de magnificence*, il faut entendre des péristiles, des galeries, des statues, des bassins, des théâtres d'eau, des cascades, des décorations riches & pompeuses? Il nous suffira d'observer ici que ces *prodigalités de faste & de magnificence* ne désignent dans le langage de l'Auteur que l'abondance, l'entassement & la continuité des ornemens qu'il admet: & ces ornemens quels sont-ils? Des ornemens simples, tels qu'ils conviennent à un jardin dont le plan est contretiré sur les plans de la nature, & dont toutes les parties ne sont qu'une imitation de celles qui sont le charme des campagnes.

Tout ce qui est alignement, symmétrie, est loin de la nature. Elle n'offre point des arbres plantés en allées, des fleurs rassemblées en parterres, des eaux enfermées dans des bassins ou des canaux réguliers. C'est d'après ces notions qu'on a tracé la décoration des jardins chinois. Les collines, les côteaux, les monticules y sont presque toujours couverts en entier de différens arbres, tantôt plantés fort près, & ferrés comme dans les forêts; tantôt epars çà & là, & isolés comme dans les champs. La teinte de leur verdure, la fraîcheur de leur feuillage, la forme de leur tête, la grosseur de leur tronc, la hauteur de leur tige, décident s'ils seront placés au Nord ou au Midi, au sommet ou sur le flanc des collines, dans les gorges ou dans les défilés qu'elles forment.

Cette distribution doit être le chef-d'œuvre du goût, parce qu'elle doit tempérer ici ce qui auroit trop de faillie, soutenir là ce qui paroîtroit trop isolé, cacher les étranglemens, & se prêter par-tout à la perspective, soit qu'elle tranche sur l'horizon, ou se perde dans le lointain. Les intérêts même de chaque saison doivent être balancés & ménagés, de sorte que chacune ait son regne. Les pêchers & les cerisiers à belles

fleurs , forment un amphithéâtre enchanté pour le Printems ; les acacia , les frênes , les planes donnent des berceaux de verdure pour l'Eté ; l'Automne a ses saules à branches pendantes , ses trembles & ses peupliers à feuilles fatinées ; & l'Hiver , ses cèdres , ses cyprès & ses pins. Comme la projection des collines & des monticules est très-variée , les arbrisseaux font pour les endroits où la pente est plus douce ou brusquement rompue par des avancemens & des landes. Dans les faces qui sont coupées à pic , ou avancées en demi-voûtes , ou élevées en précipices , les rochers dont elles sont hérissées , ne laissent d'espace que pour des arbrisseaux isolés , qui en augmentent l'air sauvage , & tranchent sur leurs groupes bizarres. Que les admirateurs de berceaux symétrisés , d'allées , de portiques , de palissades , & de toutes les formes étudiées de nos jardins , nous en pardonnent l'aveu : soit que les souvenirs qui nous en restent soient trop affoiblis , soit que la vue des jardins d'ici subjugue nos goûts par l'habitude , les premiers nous paroissent comme les eglogues de Fontenelle , & les derniers comme celles de Virgile.

Un petit vallon , entouré de collines & de monticules , forme par lui-même un paysage riant & fait pour le plaisir des yeux. Plus l'enceinte en est irrégulière , échancrée & tortueuse , plus il offre de variétés , selon les divers points de vue. De quelque côté qu'on en parcoure les bords , l'ordonnance en paroît changer à chaque pas , & offre un nouveau tableau. Les Lénôtre chinois travaillent , sur cette idée , les différentes formes qu'ils ménagent aux vallons des jardins de plaisance ; & c'est aussi sur cette idée , qu'ils assortissent les ornemens dont ils les embellissent. Plus un jardin est vaste , plus il y a de ces petits vallons ; mais aucun ne ressemble à l'autre. Celui-ci est alongé comme le niveau de nos grandes allées , puis se courbe à une de ses extrémités pour cacher où il finit ; celui-là s'étend , s'élargit , se déploie dans son centre , & s'ouvre

des issues de toutes parts ; l'un paroît se retrécir par degrés, & semble finir sous l'horizon ; l'autre s'arrondit en cercle, & paroît s'isoler & se détacher de tout. Les passages qui conduisent d'un vallon à l'autre, sont si négligemment disposés que rien n'y prépare à la surprise des regards & au doux treffaillement de l'ame, quand on en découvre tout le bassin. Comme leur enceinte s'allonge ou s'accourcit, s'étend ou se resserre, s'enfonce ou s'avance, selon l'endroit par où l'on s'en approche, on croit toujours la voir pour la première fois. Les changemens de chaque saison ajoutent aux charmes de l'illusion, & en augmentent le plaisir, ainsi que dans les campagnes. Mais ce n'est que par les yeux qu'on peut comprendre jusqu'où l'on est touché de trouver ainsi des prairies emillées de fleurs, des champs couverts de moissons, des piéces de terre labourées, avec leurs sillons arrondis, leurs bornes, & leurs fossés couverts de roseaux. Si l'on y rencontre quelques quarrés ou quelques bordures de fleurs cultivées, leur peu d'étendue semble annoncer que c'est une licence pour laquelle on demande grace. Les Chinois se passent du brillant & de l'éclat des décorations étudiées, parce qu'ils possèdent supérieurement l'art d'animer le paysage de leurs jardins par les eaux qu'ils y conduisent, la façon dont ils les y distribuent, & le parti excellent qu'ils en tirent.

Si la source d'un ruisseau est élevée, & domine leurs vallons, ils ne le font descendre que par cascades & en gradins, c'est-à-dire en tombant de rochers en rochers par des détours & des chûtes où il se perd pour reparoître d'une manière d'autant plus agréable qu'elle est plus irrégulière, plus capricieuse, & l'effet seul de la fuite. Au défaut de cette grande ressource, ils se servent de toutes les pentes du terrain, pour former de petites chûtes bruyantes, en arrêtant le cours des eaux par des ecluses, & en les faisant revenir comme sur elles-

mêmes par des détours singulièrement imaginés, pour les conduire à des chûtes plus profondes. En Occident, toutes nos pièces d'eau sont arrondies au compas, ou alignées à l'équerre. Au contraire, on ne craint rien tant ici que la régularité des figures. Elles sont tellement disposées & ouvertes, qu'il semble que les eaux se sont creusé elles-mêmes leurs bassins, dont la forme est comme l'ouvrage de leur séjour ou de leur cours, & dont elles ont entamé les bords. Ces bassins sont quelquefois de petits étangs, des napes, qui occupent tout le fond d'un vallon, & y laissent à peine un petit sentier étranglé, entre leurs rives & les côtes roides qui les dominant. Quelquefois ces bassins se resserrent en un canal bisarrement large, courbé, enfoncé ou détourné par des rochers qui l'arrêtent & offrent un ensemble qui charme la vue. Quelquefois aussi les eaux sont comme jettées dans le milieu d'une vallée où elles semblent n'avoir pénétré qu'avec effort. O l'agréable coup-d'œil qu'une petite plaine divisée en planches & en carrés pour le riz ! Les fossés innombrables & pleins d'eau qui les encadrent, tranchent gracieusement sur leur verdure, en relevent les nuances, & en entretiennent la fraîcheur. Les fictions des poètes cedent ici la palme à la réalité. Le cours d'un ruisseau, dans un jardin de plaisance, y est pour l'ordinaire un grand spectacle. Il a ses chûtes, ses brisans, ses erreurs, ses retours : il est la vive image des variations de la vie.

Qu'on rapproche maintenant tout ce que nous avons dit des collines & des monticules, des vallons & des vallées, des eaux courantes & dormantes; qu'on se représente tout cela arrangé, distribué & disposé d'après un plan tracé en imitation de la nature; qu'on imagine, non des allées applanies & espacées, symétrisées & alignées, mais des sentiers étroits & multipliés qui s'étendent ou se resserrent, s'avancent ou se détournent, montent ou descendent, selon la forme des lieux

qu'ils traversent ; mais toujours si heureusement, qu'ils conduisent agréablement aux points de vue les plus rians, aux solitudes les plus champêtres, aux ombrages les plus frais, & ne trompent les premiers regards, que pour préparer des surprises, & sauver, à qui s'y promene, la satiété de l'habitude. Nous ne pouvons rendre que grossièrement une partie de ce que nous avons vu ; & les pensées de l'Europe sont si loin encore du goût chinois, que nous désespérons presque qu'on en croie une partie sur la foi de nos récits.

Il faudroit un ouvrage entier pour en donner une description qui embrassât tous les détails. Nous nous bornerons à indiquer en finissant, que les grands ornemens des jardins de plaifance en Chine, sont : pour les eaux, des rives & des bords en fable, en cailloux, en grosses pierres, en coquillages rangés fans art, ou en terres & en gazon ; des tapis de nénuphar ou de la belle plante *Ki-leou* ; des joncs sauvages ou des roseaux ; de petites isles en prairies ou en verdure ; des levées, des eclufes, & des ponts rustiques de toutes les formes. Pour les vallons : des champs enfoncés, des terres arides, des sables, des fossés, des petites haies, des grottes, des antres, des cabinets couverts les uns de chaume ou de feuilles de palmier, les autres de grandes pierres ou de tuiles, tous d'une forme différente, gaie & champêtre. Pour les petites montagnes : des précipices, des gorges, des terrasses, des belvéders, des rampes & des gradins d'un agreste naïf, mais propre & gracieux. Par-tout des amas de rochers, des pétrifications, des rocailles, & ces pierres fossiles de tant de formes & de couleurs qui sont semées çà & là comme par la main du hafard.

Il ne nous sied pas assez d'avoir une opinion, pour nous hafarder à dire jusqu'où nous croirions que ce goût de décoration réussiroit en Europe, non pas seulement dans les jardins des grands palais & des villes, mais dans ceux des

maisons de plaifance des citoyens opulens. Comme on ne va dans les premiers , que pour y réſpirer loin du tumulte , & jouir du ſpectacle de la campagne dont ils font un ſi ſimple ſupplément , les moins philoſophes ſeroient peut-être charmés d'y trouver beaucoup de choſes des jardins chinois , & les amateurs les plus délicats y goûteroient aifément des décorations plus rapprochées de celles qui font les délices du ſéjour des champs.

Du reſte , qu'on ne nous demande pas en quoi , comment , d'après quelles regles , & juſqu'où le goût chinois peut être introduit dans les jardins de plaifance d'Occident , ou même y dominer. Notre objet , dans cet eſſai , n'a pas été de le faire connoître ; & nous n'avons garde de nous charger de répondre à des queſtions qui nous paſſent infiniment. Tout le monde fait qu'un bel-eſprit du dernier ſiècle étoit d'avis qu'on garantît nos plus grands & plus célèbres jardins du ſérieux ſymmétrique , & de la froide monotonie qui y endorment le ſentiment ; & que l'ingénieux Auteur d'un Eſſai ſur l'architecture , a avancé depuis , qu'en faiſant un heureux mélange des idées chinoiſes & des idées européennes , on réuſſiroit à avoir des jardins gais & rians , où la belle nature ſe trouveroit avec toutes ſes graces. Que les Sages raifonnent ſur ce ſujet , travaillent à concilier tous les intérêts , & imaginent un plan , qui en nous conduiſant ſur les traces de la Chine , dans la décoration de nos jardins , nous y procure tous les agrémens de la beauté de nos climats , & ne diminue que les dépenses pour les faire & pour les entretenir. Plus ils ſuivront le goût chinois , plus cela leur deviendra facile ; & ils pourroient faire adopter tel ſyſtème qui vaudroit à l'agriculture des milliers de bras ſi inutilement occupés à ratifier des allées où perſonne ne paſſe , & à tondre ou façonner des arbres que perſonne ne voit.